

Isabelle Forest à Martine Desjardins

Isabelle Forest

Numéro 138, septembre 2013

Québec : ville insolite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70262ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Forest, I. (2013). Isabelle Forest à Martine Desjardins. *Moebius*, (138), 123–128.

Chère Martine Desjardins,

Chère fée tricoteuse de mots et d'images, d'univers horriblement magnifiques, je vous écris bien intimidée pour vous confier à quel point vous rencontrer dans le monde des livres m'a éblouie. Longtemps j'ai flâné dans le paysage littéraire en croisant des auteurs dont les voix agréables et les plumes habiles, ludiques ou brillantes ont, pour certains, conquis ma fidélité. Des auteurs avec qui je passais mon temps, de jour comme de nuit, et cela m'était le meilleur remède pour l'âme. Par contre, une fois, j'ai fait une rencontre proprement magique, aussi bouleversante que lumineuse. Cette lumière dont je parle est celle qui envahit ce que l'on a de plus profond, remonte nos galeries jusqu'à notre inconscient et qui, tout d'un coup, inonde notre cœur d'une chaleur apaisante. C'est ainsi que vous m'avez sondée et rassurée.

Je vous ai donc rencontrée. D'abord avec *L'évocation*, puis avec *Le cercle de Clara*.

Vous m'avez envoûtée. Je me suis aussitôt mise à vanter vos livres, vos univers si uniques et si prenants, votre langue si vraie parce que si vivante et j'affirmais souvent : « Martine Desjardins n'a absolument rien à envier à Gabriel Garcia Marquez ! » Et je le pensais, sincèrement. Je ne sais pas, peut-être n'aimez-vous pas Gabriel Garcia Marquez. Mais je peux vous affirmer que longtemps, ce fut l'*argument* : les gens qui ne vous avaient pas encore lue répondaient, l'œil arrondi : « Ah ! oui ? Et je ne la connais pas ? » Alors, ils vous lisaient. Et pas un ne m'est revenu déçu. Comment auraient-ils pu l'être ? C'est l'enfant en nous qui jubile lorsque nous pénétrons vos univers, et ce, peu importe le sujet, l'époque, l'architecture de vos romans. Entrer dans la sphère de votre œuvre, c'est oublier qu'il existe un autre monde que celui qui nous happe alors, pour ne plus voir, ressentir,

être autre chose que ce que vous créez sous nos yeux, dans notre esprit et notre corps. On ne décèle aucun indice d'artifice, aucune goutte de sueur, de même que les techniques d'écriture: le texte vibre, aussi puissant et aussi vrai que la réalité elle-même. Tellement que l'on serait porté à croire que la vraie vie est dans vos livres.

Et si j'ai longtemps pensé à Gabriel Garcia Marquez en vous lisant, c'est que, tout comme lui, vous réussissez à construire des mondes où l'ensemble de nos sens, à la seule lecture des mots, s'éveille. Non seulement notre esprit est-il envahi de scènes parfois aussi précises que celles que l'on verrait sur un écran de cinéma, mais on hume des parfums, on caresse des textures, on perçoit des sons, on goûte des saveurs et d'une façon quelquefois insupportable, si vous me permettez cet aveu, tant la sensation est forte, voire vertigineuse.

Votre sens du détail particulier, le dessin si fin de vos personnages, votre habileté à écrire autant le non-dit que le dit, je les admire. Vos phrases font partie des plus généreuses qu'il m'ait été donné de lire: en peu de mots, elles ouvrent des mondes:

Debout sur le seuil de la porte, tenant entre ses doigts crochus le rebord d'un chapeau où étaient restés accrochés quelques brins de paille humide, Titus attendait en silence les ordres de Son Excellence, l'héritière du domaine d'Armagh.

Ce qui m'a fascinée le plus, lors de ma première lecture de *L'évocation*, a été de constater à quel point vous construisiez des parallèles – évocateurs, justement – entre les univers physiques et psychiques de vos personnages:

Elle est en train de se dessécher, pensa-t-elle. Comme un os qu'on a fini de ronger, ou du bouleau vert qui siffle dans la cheminée. Elle ne boit pas assez et elle mange trop salé – Ursule ne cesse de le répéter. Tout le sel qu'elle avale est en train de faner sa fraîcheur; il a déjà racorni son cœur. Sa poitrine est creuse et ne s'est pas développée. Son bassin est aride, ses entrailles sont stériles: depuis le temps que je lave son linge, l'ai-je jamais trouvé souillé de sang?

Lily, l'héritière du domaine d'Armagh, est aussi peu généreuse d'âme que de corps. Rongée, elle l'est en effet, par la souffrance et la rancune, par sa petite misère humaine, et elle a perdu sa vie, entre les murs du manoir comme tant de travailleurs ont perdu la leur dans la mine de sel de son père.

Dans *Le cercle de Clara*, maints détails s'amalgament afin de figurer la torture quotidienne de Clara Weiss aux mains de son mari, de plus en plus oppressante : la diète crue, les bains glacés, les vêtements jetés – jusqu'à la laisse qu'il lui met autour du cou pour la promener. Cette oppression, la jeune femme la ressent par les symptômes de son corps, qui refuse de s'ouvrir aux plaisirs de la chair et souffre de problèmes respiratoires. D'ailleurs, elle et le capitaine Ian Ryder vivent tous deux à leur façon l'emprisonnement en des lieux sinistres, l'une dans la maison austère empruntée au capitaine pour un séjour, l'autre sur son bateau, prisonnier de la banquise. Plusieurs éléments viennent à se raréfier dans leurs deux mondes, réduisant petit à petit leur existence jusqu'à l'étouffement.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que le tissu de vos textes est aéré, vous y laissez suffisamment d'espace pour qu'entre les mailles nous puissions nous évader. L'apport du merveilleux y est sans doute pour quelque chose. Dans *Le cercle de Clara*, on y entre par la tante Hortense, qui entend la voix des arbres et des plantes lui raconter toutes sortes de choses, telles des méthodes de guérison et des prévisions météorologiques. Dans *L'évocation*, il s'agit surtout d'une atmosphère générale, comme si nous flottions toujours aux abords du mystique, ne sachant pas toujours faire la part entre le réel et l'irréel, mais nous abandonnant tout de même avec confiance et plaisir dans toutes les zones où vous nous menez. Alors que dans *Maléficium*, le merveilleux est principalement lié au corps de la jeune femme, à ses atouts *surnaturels*, source de désir et de souffrance à la fois.

Vous écrivez donc au-delà de la maîtrise de la langue, dans cette sphère où le fantasme rejoint la réalité, là où notre esprit et notre cœur d'enfant vibrent aux ondes de l'imaginaire, s'émerveillant que la vie puisse être aussi vaste, même dans ses contenants les plus petits.

Je pourrais louer encore longtemps plusieurs aspects de votre œuvre, car il faudrait aussi s'attarder sur l'architecture savamment dressée de vos livres, sur l'examen amoureux que vous faites de vos personnages, sur la recherche considérable dont témoignent tous les sujets que vous abordez et sur le raffinement que vous savez rendre à l'ensemble, comme si vous écriviez avec une baguette de fée.

Mais je voudrais revenir sur la lumière que j'ai évoquée au début de cette lettre. Lorsque j'ai pénétré le monde éblouissant de *L'évocation*, j'ai eu la nette impression que son auteure n'avait écouté que sa voix intérieure, se laissant entraîner à la façon d'une petite Alice au pays des merveilles, sur le chemin d'une écriture unique et personnelle. Vous me direz qu'il y a quantité d'autres auteurs qui le font et je répondrais que vous avez tout à fait raison. Mais non seulement n'avais-je rien rencontré de semblable auparavant dans le corpus d'œuvres québécoises que j'avais lues, mais en plus, on m'avait rincé les oreilles lors des dernières années, me répétant ici et là qu'il fallait, pour être publié, entrer dans le cadre philo-artistico-commercial établi par les maisons d'édition. J'en avais pour preuve un éditeur très reconnu qui, désirant publier *La crevasse*, m'avait suggéré d'imaginer la même intrigue, mais au Québec, car, paraissait-il, les Québécois n'étaient pas prêts à lire des livres écrits par leurs compatriotes dont les trames se déroulaient à l'étranger... Enfin. J'ai, bien sûr, décliné la proposition dudit éditeur, refusant de défigurer mon texte à ce point et refusant, du coup, qu'il le publie.

Je me sentais seule, en fait. Seule avec mes projets d'écriture qui ne répondaient pas à ce qu'on attendait d'eux. Qui juraient dans le paysage littéraire que je connaissais. Pourquoi fallait-il écrire des intrigues qui se déroulaient au Québec, à l'époque actuelle de surcroît? Le roman dont l'intrigue se déroulait à une autre période s'acoquinait trop avec le roman historique, lequel était considéré comme un sous-genre, au même titre que le roman érotique, policier ou fantastique. Pourquoi, en tant que « Québécois de souche », devait-on surtout écrire des romans qui ressemblaient à la vie quotidienne de

tout un chacun, dans l'ici et le maintenant, se convertir à l'hypperréalisme, voire à l'autofiction? Paradoxalement, on voyait surgir de plus en plus de livres dont les trames se déroulaient à l'étranger, mais ces derniers étaient écrits par des néo-Québécois tels Chen, Kokis, Laferrière et d'autres. J'avoue que j'avais l'impression, alors, qu'on ne reconnaissait pas toute la richesse que pouvait déployer notre imaginaire. Jusqu' à ce que j'ouvre *L'évocation*. Ce fut la révélation.

Il y avait donc des Québécois qui écrivaient des romans de ce genre? On y voyageait à travers une autre époque, mais il n'était pas question de roman historique. Plutôt d'une *histoire*, racontée avec beaucoup d'imagination et de rigueur, une quasi-allégorie. La littérature québécoise pouvait donc être cela aussi? Raconter des histoires? En lisant vos livres, j'ai redécouvert l'enchantement que je vivais lorsque j'étais enfant, alors que toute la famille dormait et que, seule dans ma chambre, à la lueur d'une lampe et sous le hurlement lointain des loups, je me laissais emporter par les aventures de mes petites héroïnes favorites, frémissant, riant, pleurant, espérant, rêvant. Vous lire m'a fait basculer de nouveau du côté de cette magie. J'ai compris, du coup, que c'était l'une des raisons les plus importantes qui me faisaient écrire des romans: ce désir d'entraîner le lecteur dans le mystère des histoires.

Vous dire mon bonheur de découvrir que, depuis quelques années, l'univers de la littérature québécoise a éclaté, que l'on y retrouve de plus en plus d'œuvres audacieuses, colorées et imaginatives. C'est une joie aussi de constater que plusieurs jeunes éditeurs prennent des risques en publiant des œuvres qui sortent des sentiers battus, portés par un amour contagieux de la littérature.

Je pouvais donc, moi aussi, non seulement me permettre d'écrire les romans que j'avais vraiment envie d'écrire, mais oser les sortir de mes tiroirs. J'ai plongé à nouveau dans des intrigues d'un autre temps, d'un autre lieu. Je me suis laissé captiver par la création de personnages étranges et difformes. J'ai tenté, telle une funambule, de marcher le plus longtemps possible sur le mince fil

séparant les mondes réel et irréel. J'ai goûté le merveilleux, m'en suis même gavée. Et vous savez, chère Martine Desjardins? Malgré toute la rigueur que je crois m'être imposée pour bien travailler, je ne me suis jamais autant amusée. Certains parlent de grands bonheurs de lecture: combien m'en avez-vous donnés! Et désormais, je peux parler aussi d'un grand, très grand bonheur d'écriture.